

Extrait de :
Un meurtre... pourquoi pas deux ?
Opaline ALLANDET
Thriller
Prix Adrénaline 2016

© Éditions du Masque d'Or – tous droits réservés

PREMIÈRE PARTIE

AU COMMISSARIAT

◆◆◆

HAGARDE, les cheveux défaits et le visage bouffi par les larmes, elle poussa la porte du commissariat de Vesoul, situé au bord du fleuve qui traversait la ville. Elle hésita un bref instant avant d'entrer. Elle avait terriblement peur ! Elle finit par s'affaler sur une des chaises en plastique blanc qui meublait le hall d'accueil, respirant avec peine.

Une porte à battants s'ouvrit à côté d'elle, livrant passage à un jeune policier. Son visage était avenant et agréable à regarder. Son costume neuf prouvait qu'il avait été peu porté. Sans doute s'agissait-il d'un débutant ou d'un stagiaire ? Étonné, il s'avança vers elle et lui demanda :

– Est-ce qu'on s'occupe de vous, Madame ?

– Non, répondit-elle en essuyant ses larmes du revers de la main. Je... Je voudrais voir un officier de police, si c'est possible.

– Je vais aller en chercher un.

Elle tenta de reprendre son souffle haché par l'émotion et leva les yeux pour examiner les lieux. D'autres personnes entraient puis se rendaient vers l'hôtesse d'accueil dont le bureau était situé face à la porte d'entrée. Elle était si angoissée qu'elle n'avait pas eu la force de se présenter à elle.

Elle revit en pensée l'horrible scène qu'elle avait vécue. Et, prise de panique, faillit se sauver. Oui, il était peut-être encore temps qu'elle se sauve, qu'elle disparaisse loin d'ici, dans un endroit où on ne la retrouverait pas. Elle se leva et fit un mouvement en direction de la porte, mais à ce moment, un officier se présenta :

– Lieutenant Frechard. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Il la conduisit dans son bureau, au premier étage. Ce policier, âgé d'environ trente ans, lui parut d'un abord assez sympathique et elle se détendit aussitôt. Elle avoua, d'une voix saccadée, avant même d'être questionnée :

– J'ai tué mon mari ! J'ai tué mon mari !

Ouf ! Elle avait réussi à le dire et se sentait délivrée d'un grand poids. Elle avait débité sa phrase les yeux baissés et osait à peine les relever sur le policier.

Le lieutenant Frechard parut très surpris : les criminels en général n'avaient toujours leurs forfaits.

– Quoi ? Que dites-vous ?

Elle répéta d'une voix plus ferme :

– J'ai tué mon mari. Mais je ne le souhaitais pas.

– Comment l'avez-vous tué ?

– Avec un couteau. J'ai dû perdre la tête. Sous l'emprise de la colère, je ne savais plus ce que je faisais...

– Êtes-vous certaine qu'il est décédé ?

– Oh oui ! Je l'ai frappé cinq fois.

Et elle se remit à pleurer. C'était une jeune femme rousse, aux grands yeux verts, et malgré la terreur qui se lisait sur son visage, elle dégagait un charme indéniable.

– Dans ce cas, dit-il, je vais vous conduire auprès du commissaire Triboulay. Mais je vais prendre votre déposition, et d'abord enregistrer votre état civil. Vous êtes Madame... ?

– Martinier, Roxane, née Valfrand.

– Vos date et lieu de naissance ?

– Je suis née le 30 janvier 1980, à Gray.

– Donnez-moi votre carte d'identité. Ce sera plus simple. Avez-vous des enfants ?

– Non, heureusement !

Elle fourragea nerveusement dans son sac à main, mais ne trouvant pas son portefeuille, elle vida son contenu sur la chaise d'à-côté. Il en sortit des clefs, un porte-monnaie vide, des mouchoirs en papier, des chewing-gums, des lunettes de soleil, un petit flacon de parfum bon marché, un miroir de poche, un rouge à lèvres, enfin son porte-cartes. Elle lui tendit ses papiers.

L'officier prit sa déposition puis se leva et pénétra dans le bureau du commissaire, situé à l'entrée du couloir, afin de lui exposer cette situation peu banale. Celui-ci était un gros homme bourru et bougon, accusant la cinquantaine, ventripotent, le crâne chauve, ce qui accentuait sa laideur naturelle. Célibataire endurci, il ne cachait pas une certaine misogynie dont se moquaient ses hommes lorsqu'ils discutaient entre eux. Autoritaire et imbu de lui-même, il n'admettait aucune contradiction.

– Faites-la entrer, commanda-t-il au lieutenant d'un ton sec.

Dès qu'elle aperçut le commissaire, Roxane ressentit des ondes négatives et eut envie de s'enfuir, mais c'était trop tard. Elle s'était jetée dans la gueule du loup, et, à présent, elle devait tout raconter, sans défaillir.

Le commissaire la regarda à peine, lui indiqua une chaise et lui lança d'une voix désagréable :

– Ainsi, vous dites avoir assassiné votre mari ? Savez-vous que vous encourez plusieurs années de prison au cours desquelles vous aurez tout le temps de regretter cet acte insensé ?

Roxane le regarda droit dans les yeux et se défendit :

– Il me rendait trop malheureuse ! Mon mari était un alcoolique et un fou.

– Était-ce une raison pour le supprimer ? Si toutes les femmes malheureuses en ménage tuaient leur mari, il n'y aurait plus beaucoup d'hommes sur terre ! Et le divorce, c'est fait pour les chiens ?

– Il n'acceptait pas le divorce.

– Écoutez, Madame, ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer tout cela mais à l'avocat qui sera chargé de vous défendre, car vous serez jugée en Cour d'Assises.

Puis, il se tourna vers le lieutenant et dit :

– Frechard, avez-vous pris la déposition de cette femme ?

– Oui, commissaire, je l'ai enregistrée à son arrivée.

– Bien ! Alors passez-lui les menottes et conduisez-la dans une cellule, en attendant que nous allions vérifier ses dires.

Deux flics munis d'un mandat de perquisition se rendirent dans l'appartement de Roxane Martinier, situé dans la rue des Artisans, un vieux quartier de Vesoul. C'était au centre-ville, dans une petite rue qui débouchait sur la place du Champ de Foire, dans un immeuble ancien qui commençait à se délabrer. Dans son affolement, la jeune femme n'avait même pas songé à fermer la porte du logement à clé. Ils pénétrèrent dans un appartement sombre qui comprenait seulement trois grandes pièces, au quatrième étage sans ascenseur. Il y régnait déjà une odeur fétide et tout paraissait en désordre. La vaisselle traînait encore dans l'évier. Dans la cuisine, ils découvrirent le corps d'un homme étendu par terre, lardé de plusieurs coups de couteau, et baignant dans son sang. Il paraissait nettement plus âgé que son épouse. Une chaise, ainsi que divers objets, avaient été renversés, ce qui prouvait qu'une bagarre avait éclaté entre les époux Martinier. L'un des policiers appela un médecin afin que celui-ci pût constater le décès de Monsieur Martinier et fit transporter le corps à la morgue.

L'arme du crime, le couteau de cuisine, gisait à terre. Un policier le ramassa avec des gants et le fit glisser dans un sac en plastique.

Comme Roxane avait maintenu son accusation, elle fut placée en détention provisoire à la prison de Dijon qui accueillait uniquement des femmes. Son procès aurait lieu dans plusieurs mois.

Cet assassinat, revendiqué par la meurtrière, fit l'objet de nombreux articles parus dans les journaux locaux, et fut diffusé par la télévision régionale. On pouvait lire, en gros titre : « *Elle tue son mari de cinq coups de couteau.* »

Les policiers furent assaillis par une meute de journalistes avides de sensationnel. Plusieurs photos de Roxane furent prises au moment où elle fut transférée à la Maison d'Arrêt. Madame Valfrand, la mère de l'accusée, reçut également la visite de certains d'entre eux qui ne manquaient pas de toupet et souhaitaient connaître ses sentiments au sujet du meurtre. Elle refusa absolument de leur parler, souhaitant protéger sa fille.

La jeune femme incarcérée eut le loisir de se souvenir de tout ce qu'elle avait vécu depuis son mariage, à l'âge de vingt-trois ans, jusqu'à ce pitoyable drame. Elle exerçait un métier intéressant et sérieux en tant qu'aide-soignante dans une Maison de Retraite à Vesoul. Puis, elle avait rencontré Bernard Martinier dans une boîte de nuit. Elle lui avait plu immédiatement et il avait manifesté le désir de la fréquenter. Il était beaucoup plus âgé qu'elle – douze ans de plus. Cependant, elle avait accepté de le revoir : il travaillait dans une usine de pièces mécaniques et gagnait correctement sa vie. Il semblait fidèle et digne de confiance. Enfin, il paraissait sérieux et non pas dragueur comme la plupart des garçons de son âge. Il n'était pas particulièrement beau, mais il possédait un certain charme. Ses yeux faisaient songer à deux châtaignes chaudes, et sa façon de sourire, en relevant seulement le côté droit de sa bouche, l'avait séduite. Les parents de Roxane lui avaient pourtant déconseillé de l'épouser à cause de leur différence d'âge. Pourquoi ne les avait-elle pas écoutés ?

Les deux premières années de leur mariage furent heureuses, et des images dans lesquelles elle se remémorait leur amour restaient toujours présentes en son esprit.

Leur voyage de noces passé en Corrèze fut merveilleux. Cette région la faisait tant rêver après avoir vu un reportage télévisé sur ce département ! Bernard accepta de partir là-bas. Il n'était pas nécessaire de s'expatrier pour goûter les charmes d'une nature verdoyante et possédant encore quelques coins sauvages. Roxane avait été conquise par les nombreuses forêts, par les rivières fraîches qui serpentaient à travers bois et champs. Une toile de tente et quelques ustensiles de cuisine leur avait suffi pour se sentir libres de toutes contraintes matérielles. Et puis, ils s'étaient aimés tendrement, mais aussi fougueusement car ils étaient très amoureux.

De retour chez eux, Bernard s'était montré attentionné : il n'avait pas hésité à lui acheter des vêtements ou des objets qui lui faisait plaisir. des sous-vêtements sexy, des romans très noirs, car elle lisait beaucoup et était très attirée par les histoires dramatiques, ainsi que par les polars. Il l'avait aidée très souvent à effectuer les travaux ménagers, et même à cuisiner de la pâtisserie, étant lui-même très gourmand.

Durant les jours fériés, ils allaient tous deux marcher dans les alentours en se tenant par la main. Ils partaient le matin et rentraient le soir, harassés de fatigue et de joie.

Sur son lieu de travail, Roxane s'était liée d'amitié avec un des ses collègues, Marc. Ils avaient le même âge, les mêmes goûts pour la littérature et la musique classique. En outre, ils partageaient les mêmes idéaux : venir en aide aux personnes âgées diminuées par leur grand âge et leurs maladies ou délaissées par leurs familles. Ils aimaient également secourir des animaux maltraités ou abandonnés par leurs maîtres. Tout ceci les avait rapprochés, mais leurs relations étaient restées purement amicales. Malheureusement, Roxane avait commis l'erreur de l'inviter plusieurs fois chez elle, en présence de son époux. Bernard avait feint d'accepter Marc, mais au fond de lui-même, il en était devenu jaloux, car Roxane discutait beaucoup

avec lui. Il en ressentit un complexe d'infériorité. Son humeur changea, il fut soupçonneux, croyant qu'un lien plus fort les unissait.

Un jour, il lui avait déclaré sans préambule :

– Je suis certain que Marc est ton amant ! Je ne crois pas en l'amitié entre un homme et une femme. Cela finit toujours au lit !

– Mais non, s'était-elle insurgée. Que vas-tu imaginer ?

– Je n'imagine rien, je sens, et je me trompe rarement. Je me fie en mon intuition.

– Es-tu devenu devin ? En attendant, je ne tolère pas que tu me soupçonnes d'infidélité. C'est vraiment une marque de bassesse et de non-respect de ta part !

Alors, il s'était emporté :

– C'est plutôt toi qui me manques de respect, car je reste persuadé que tu me fais porter des cornes. Et je déteste ça, vraiment je déteste !

Et il avait tapé du poing sur la table en prononçant ces paroles absurdes...

Lisez la suite dans *Un meurtre... pourquoi pas deux ?*

En vente sur ce site